

5457 79237

352977

# PRÉCIS HISTORIQUE

TRÈS-EXACT

SUR LES

TROIS JOURS MÉMORABLES DE LYON;

Événemens véritables qui s'y sont passés

LES 21, 22 ET 23 NOVEMBRE 1831,

SUIVIS DE

PROCLAMATIONS ET FAITS INÉDITS TRÈS-CURIEX.

*Post tenebras lux veraque libertas.*

---

SALUT, monts helvétiques, lacs protecteurs  
d'une égale liberté !

Et vous, braves enfans de Guillaume Tell,  
salut !

Un jeune Lyonnais, proscrit comme jadis  
votre héros, pour s'être dévoué à l'humanité,  
du milieu du carnage, et pour avoir voulu con-  
courir au salut, à l'émancipation de sa patrie  
opprimée par l'usurpation la plus perfidement  
vexatoire qu'on ait jamais connue, vient d'arriver  
dans vos murs, persuadé que l'innocence, l'hon-  
neur et le courage, trahis par d'infâmes machi-

nations du terrorisme et de lâches dénonciations, trouveront chez vous une généreuse hospitalité et de l'écho. D'ailleurs, il est du noble orgueil de tous les pays que les corporations d'ouvriers et leurs vrais amis s'entendent et comprennent que leur intérêt commun se trouve dans une franche et cordiale fraternité qui ne veut d'autres lois que celles d'une consciencieuse et pure justice pour tous, et jamais d'odieux arbitraire...

C'est sous de tels auspices qu'il convient d'écrire, et le plus fidèlement possible, trois jours de l'histoire de Lyon, ville généreuse bien digne d'être, sous tant de rapports et de titres, la capitale de la France... Plusieurs histoires de ce genre, s'il en est qui méritent ce nom, ayant été écrites sous l'influence de la réaction avec inexactitude ou mauvaise foi intéressée, il fallait rétablir des faits nombreux dénaturés et des omissions graves, contre lesquels quantité de témoins irrécusables ont droit à être entendus avec impartialité : l'auteur annonce assez qu'il est sourd et insensible à la voix des menaces et des séductions ; il doit au moins, avec une plume française et libre, venger son pays malheureux.

Seize mois s'étaient à peine écoulés depuis les journées orléanistes de juillet, si fatales au commerce, à l'industrie de Lyon, comme à la prospère sécurité de l'Europe entière. Hélas, à la glorieuse conquête de l'invincible Alger qui promettait tant à l'amélioration de l'avenir social, avaient succédé des jours de deuil, de stupeur, de consternation et d'un morne silence. L'égoïsme dominait partout. La perfidie, qui avait bouleversé la patrie de l'honneur et de la gloire, avait secoué sa torche incendiaire sur la Belgique, impatiente d'un joug trop appesanti!!

Et l'héroïque Pologne, trop crédule, mise en avant-garde, par le gouvernement des barricades de Paris contre l'empire colossal des Russes, succombait, abandonnée et sacrifiée, sous le poids de sanglans lauriers, bien qu'elle fût digne d'un meilleur sort ! Ainsi se rembrunissait sur tous les points notre horizon politique. Que faire, qu'espérer en France d'une majorité vénale toute ministérielle ! de cette Chambre des Députés qui ne représentait plus que la richesse ! Le peuple de Lyon, presque sans travail, souffrait et maudissait, même ouvertement, les auteurs mercantiles de ses maux.... Le prix des façons des étoffes de soie et autres diminuait de jour en jour ; cependant la plupart des ouvriers paisibles avaient de nombreuses familles à nourrir ! et une poignée de vils spéculateurs, vraies sangsues du peuple, les mêmes qui avaient conspiré et tout violé sous le règne de l'infortuné Charles X dont ils se partageaient avec voracité les dépouilles opimes, n'avaient pas changé de cupidité : toujours vampires insatiables de la plus pure substance du peuple. Ce juste milieu de machiavélisme et de crimes devient sourd à toutes les sages observations de l'ouvrier souffrant. De l'or, de l'or, ou pour vous du plomb : voilà son refrain, sa réponse dernière. Retirez-vous, ouvriers mécontents, vous êtes des séditionnaires ; les cachots de l'Inquisition politique vont faire gémir sur vous leurs énormes verrous ; fuyez, ou souffrez l'ignominie et l'humiliation de ce *juste milieu* ; il est heureux, cela lui suffit ; tout ce qu'il fait est l'œuvre de la suprême sagesse. Allez, allez, vous n'êtes que de vils factieux. Mais le courage va surgir du désespoir : On s'est reconnu, on veut *vivre en travaillant*,

*ou mourir en combattant.* Voilà d'abord le signe verbal du ralliement des ouvriers.

Le mois d'octobre 1831 retentit de leurs plaintes, et le 11 du même mois le conseil des prud'hommes, composé de fabricans, etc., est convoqué, dit-on, sur la demande du lieutenant-général comte Roguet. Il y est reconnu que beaucoup de fabricans payaient des façons trop minimes, et l'on y délibère et adopte une déclaration adressée au préfet Bouvier-Dumolart et à la chambre de commerce, tendante à ce qu'on fixe un tarif librement débattu, pour le minimum du prix des façons.

Le lendemain 12, le maire par intérim réunit à l'Hôtel-de-Ville des fabricans et des chefs d'ateliers pour travailler au tarif provisoire ; M. le préfet Bouvier, consulté, convoqua, le 19, la chambre du commerce, et invita, dit-on, à cette séance MM. les maires de la Croix-Rousse, de Vaise et de la Guillotière. Séance tenante, vingt-quatre fabricans de divers genres d'étoffes reconnurent unanimement l'urgence de discuter les bases d'un tarif avec un nombre égal de chefs d'ateliers délégués par les commissaires élus dans leur première assemblée.

Le vendredi 21 octobre, les autorités assemblent de nouveau la chambre du commerce. Les quatre maires, ainsi que plus de quarante fabricans et ouvriers délégués se réunirent, mais les premiers avouant qu'ils n'engageaient qu'eux-mêmes et non la fabrique ; Les ouvriers obtinrent aussitôt, sur leur demande, d'ajourner la séance, pour donner aux fabricans le temps de choisir leurs représentans. Ces messieurs se réunirent bientôt en trois sections présidées par des membres de la municipalité, et nommèrent

vingt-deux mandataires pour fixer les bases du tarif, avec autant de chefs d'ateliers.

Le 25, ils furent donc convoqués, en présence du conseil des prud'hommes et de la chambre du commerce. Chacun apporta le résultat de son travail; et le préfet prit une espèce de milieu, trancha le nœud gordien sur quelques différences, et fit afficher un tarif, en certifiant, de concert avec l'adjoint-maire, qu'il était conforme aux minutes déposées entre les mains de ce dernier.

Ce jour fut un jour de fête pour les ouvriers; ils offrirent un aspect imposant au public dans un cortège de plus de dix mille d'entr'eux, circulant deux à deux et en silence dans divers quartiers de la ville, et se croisant sur la place de Bellecour, en se saluant de paisibles acclamations de *vivent les ouvriers et le commerce!* Certes, si dès ce jour la réunion des fabricans eût été complète et sincère, les exigences des deux parties se seraient terminées à l'amiable, loin d'alléguer des prétextes de fabrication étrangère à un prix plus minime, comme l'ont fait nos vingt récalcitrons et intraitables *matadors* qui, en vrais furieux, et ivres d'un carnage projeté par eux, ont bientôt écrit et député vers un rogne pair, le comte d'Argout, ministre aussi égoïste, que stupide ennemi du peuple provincial.

Forts donc de cette protection ministérielle, les réfractaires de l'ordre public, ces anti-Lyonnais qui criaient jadis à la violation de la Charte, cent fois depuis violée par eux, oubliaient qu'un tarif avait déjà été donné par l'humain *Louis XVI*, et que MM. les boulangers, les bouchers, marchands de charbons et portefaix, conducteurs de voitures, etc. ne s'effarouchaient pas

du *leur* même sous la Charte vérité-mensonge du trône de juillet.

Quoi qu'on ait pu dire en faveur du tarif devenu nécessaire, ces messieurs parvinrent à détourner près de la moitié de leurs confrères de l'exécution dudit tarif, et ont été, par le fait, cause provocatrice des funestes journées de novembre.

Le gant était jeté, et le duel s'est établi sous des flots de sang, entre deux classes importantes, les ouvriers et les marchands fabricans.

Déjà, le 3 et le 4 novembre, des rassemblemens d'ouvriers venaient d'être dissipés par la force, des arrestations même eurent lieu : l'ordre forcé qui succéda, nourrissait une grande fermentation, et trop concentrée pour ne pas éclater après l'essai, au temps convenu, en cas de nouveau déni de justice.

Le dimanche 20 novembre, les ouvriers qui avaient jour par jour attendu pendant un mois la perfide inexécution du tarif, se rassemblèrent de nouveau sur la grande place de la Croix-Rousse; il fut entr'eux défendu de travailler, sous de graves menaces contre ceux qui y seraient surpris. Ils devaient en masse se rendre à Lyon pour demander au préfet l'exécution du tarif, religieusement signé, juré et approuvé par les divers mandataires du commerce de Lyon.

La journée du 20, à part cela, fut assez calme, mais c'était le calme de l'orage. Une revue a lieu sur la place Louis-le-Grand, à l'issue de laquelle le général Ordonneau fut reconnu chef de la garde nationale; et un sieur Dépouilly que des ouvriers accusaient d'avoir porté à *l'étranger notre industrie*, venait aussi d'être nommé par *Louis-Philippe* colonel d'une légion; il fut aussi

reconnu et accueilli de quelques coups de sifflets... Mais depuis lors il a eu le courage de protester, avec d'autres personnes de Lyon, contre le mot de *sujets* que l'absolutisme du juste milieu voulait qu'on donnât aux Français dans toute son extension, bien que l'opposition des chambres ait également rejeté ce mot.

Cependant les ouvriers, excédés de la violation ouverte du tarif, menacèrent de nouveau leurs oppresseurs; et l'autorité, feignant de tout ignorer, s'assembla présidée par le préfet. Le maire de la Croix-Rousse et d'autres adjoints s'y trouvaient aussi pour empêcher la coalition ouvrière; et toutes les portes conduisant de Lyon sur les hauteurs de la Croix-Rousse, devaient être occupées par de la troupe de ligne et des commis-fabrics. Voilà un grand tort et la cause aggravante du mal. La garnison était consignée et prête, à la moindre alerte.

Le conseil donna l'ordre à la garde civique, et surtout à la 1<sup>re</sup> légion, presque toute composée de fabricans et de leurs commis, de prendre les armes. Dès le lundi matin on les visita, on leur distribua des postes et surtout des cartouches. Cela fait, un de leurs bataillons se porta dès lors au bas de la Grande-Côte, et un détachement au bas de celles de St-Sébastien et des Carmélites; la troupe de ligne occupait les autres avenues. Ceux placés au bas de la *Grande-Côte* rencontrèrent, vers les dix heures et quart du matin les ouvriers descendant deux à deux et se rendant devant l'Hôtel-de-Ville. Les deux tiers de cette suite n'étaient composés que d'enfans de dix à quinze ans, ayant quelques bâtons, chantant de la parisienne: *En avant, marchons contre leurs canons, etc.*

Aussitôt quelques misérables étourdis de fabricans, transportés d'une joie barbare, tirèrent les premiers, sans sommation, sur ces groupes d'enfans : plusieurs d'entr'eux furent tués et autant de blessés. Le reste, trop faible, gravit le sommet de la côte, s'y repliant en hâte et en désordre. Alors se joignit aux enfans quantité d'hommes indignés... Cependant le dessein bien connu de ces ouvriers n'était que de demander simplement l'exécution du tarif librement consenti et signé par la plupart des fabricans, et approuvé de l'autorité. Il ne manquait donc ici que de bonne foi à ces riches parvenus, fauteurs si intéressés de troubles ; à ces vils intrigans d'usure, suppôts ou artisans de banqueroutes et le reste.

Etrangers cosmopolites pour la plupart, Lyon n'était donc point leur patrie...

Les paroles grossières, menaçantes de ces abrutis d'égoïsme provoquaient assez haut l'exaspération des ouvriers, convaincus qu'ils étaient *que tous les hommes sont de droit égaux devant la loi fondamentale de l'Etat*. La voix des opprimés n'étant point écoutée, il fallut donc résister par la force aux baïonnettes tyranniques des fabricans parjures.

Aujourd'hui il est bien établi et prouvé que ce sont les négocians qui ont commencé le feu contre les masses inoffensives du peuple, de l'aveu écrit même de plusieurs magistrats, entr'autres du *préfet Bouvier*, et de plusieurs personnes notables témoins forcés de cette scène de crimes. Les ouvriers, quoique épars, ripostèrent bientôt par une grêle de pierres, des allées, des fenêtres et puis des toits. D'un autre côté, par la côte St-Sébastien un voltigeur de la 1<sup>re</sup> légion, tirait

encore le premier coup de fusil sur les ouvriers qui se ralliaient de nouveau vers la barrière dudit lieu, d'où ils venaient de désarmer le poste. Les ouvriers, enhardis, revolent à la charge en plus grand nombre; la place des Bernardines est aussitôt emportée, bien que défendue par un détachement de vétérans et par d'autres soldats; on élevait déjà des barricades vers la rue Neyret et aux *Pierres-Plantées*; les rues et les cours se déparvaient aussi; on en monte les pierres dans les appartemens; la troupe de ligne et la garde dite nationale reviennent en force s'emparer des hauteurs; des munitions leur sont abondamment distribuées; on se hâte de part et d'autre; une fusillade des plus vives s'engage, et prouve sur plus d'un point la bravoure intrépide des ouvriers, bien que mal armés, en grand nombre.

Pendant l'engagement de ce feu meurtrier, le préfet Bouvier et le général Ordonneau s'approchent, profitant d'un instant de calme où la troupe de ligne, incertaine du parti à prendre, allait se replier de nouveau sur la ville.

Alors, voulant, par politique ou par humanité, arrêter l'effusion du sang, ils paraissent au premier rang revêtus de leur grand uniforme et d'une écharpe. Un secrétaire ou adjoint de la mairie les suivait, dit-on; et au moment où le préfet haranguait les ouvriers accourus pour tâcher de les faire rentrer dans le devoir. Ces mêmes ouvriers, en général sans défiance, avaient quitté leurs barricades au nombre de 1200; il en restait à peine 300 dans leurs divers postes, armés de quelques fusils enlevés aux agresseurs. Déjà l'on écoutait favorablement la harangue, lorsque tout à coup des décharges multipliées et le bruit terrible du canon annoncèrent partout

le renouvellement du combat. On crie aux armes, à la trahison, et sur-le-champ on se précipite sur le préfet et le général. On apportait à leurs pieds plusieurs cadavres sanglans de femmes et d'enfans immolés un instant avant, en leur disant : *Voilà, Messieurs, votre ouvrage !...* On retint ces deux personnages prisonniers jusqu'au milieu de la nuit. Le premier fut rendu à neuf heures du soir, et le général à deux heures du matin, escortés d'un détachement d'ouvriers, sans rançon apparente qu'une promesse vague de leur part de faire cesser les hostilités, une fois libres. Cette prise, vrai coup de maître, pouvait infiniment leur être salutaire, si les ouvriers avaient voulu ou su en profiter. Depuis le matin, et dans cet intervalle, la générale battit dans les rues par les ordres du cruel Boissët. On l'a vu passer comme un érigumène dans les différens quartiers de la ville, entouré d'une soixantaine de gardes nationaux, les excitant à courir aux armes en son nom, et sans aucune autre sommation légale voulue par la nouvelle loi martiale; il provoquait ses concitoyens à courir sur leurs frères, pour les égorger impitoyablement. Aussi plus d'un tiers des hommes à uniforme vint en armes occuper la place des Terreaux, et toutes les rues et places adjacentes. Le 13<sup>e</sup> régiment des dragons amalgamé avec plusieurs escadrons du 12<sup>e</sup> et la gendarmerie, se rangèrent aussi en bataille sur cette place, devenue celle du quartier général. Sept barils de cartouches, des gargousses et diverses charges de mitraille y affluèrent vers deux heures après midi; et à chaque instant on dirigeait sur la Croix-Rousse et les rues qui y aboutissent, quantité de compagnies fraîches pour relever

les autres combattans. Quelques nouvelles barricades furent encore élevées sur différens points de la ville, et offraient, avec les transports réitérés des brancards de blessés et de quantité de morts, un aspect d'exaspération et de deuil, et une indignation simultanée difficile à peindre.

Beaucoup d'individus arrêtés sans armes, pour de simples soupçons, dans les rues voisines de l'Hôtel-de-Ville, étaient entraînés impitoyablement, et venaient encombrer les caves et les autres prisons de l'Hôtel-de-Ville.

Des gardes civiques furieux violaient impunément tous les égards qu'on doit, dans le doute, à la liberté des personnes. Aussi ces mesures acerbes d'arbitraire et de menaces ne faisaient qu'irriter et accroître le nombre des mécontents.

Déjà plusieurs pièces de canon de la ligne ne suffisaient plus : trois autres pièces d'artillerie débouchèrent encore par la rue Puits-Gaillot sur la place des Terreaux ; les caissons furent remplis de munitions de toute espèce, et une nouvelle *colonne*, précédée d'un commissaire de police en écharpe, et de quantité d'agens et d'artilleurs, se porta sur le théâtre du carnage. Mais le feu, sérieusement et vivement engagé sur toutes les hauteurs, annonçait assez que ces sommations étaient trop tardives. D'ailleurs, une proclamation de la mairie, publiée le même jour, démontrait évidemment qu'elle entendait *réduire par la force tous les agitateurs*.

De leur côté, les insurgés se renforçaient par l'arrivée d'auxiliaires des campagnes voisines. Et le feu meurtrier ne cessa qu'à la nuit ; si elle parut calme, ce fut le calme du désespoir et de la mort ; nuit sombre de trêve, mais de fatal présage pour le cruel lendemain, où le sang

français doit couler à grands flots versé par des mains françaises.

Dès le lundi sur les trois heures, et le mardi matin, des dépêches furent envoyées en toute hâte à Grenoble, à Valence, à Mâcon et à Clermont; elles mandaient sur-le-champ des forces imposantes pour réduire Lyon insurgé. Deux, entr'autres, de ces dépêches portées par des dragons, furent saisies et interceptées près du pont de la Guillotière, par des ouvriers robustes et assez intelligens; toutes deux, signées du *comte Roguet*, avec une lettre d'enveloppe, portaient, la première, pour adresse : *Au lieutenant général commandant la division militaire à Mâcon (Saône-et-Loire)*. Il demandait qu'il lui envoyât, par le bateau à vapeur, le régiment de la garnison, avec du canon; et l'autre mandait tous les corps disponibles de Grenoble et de Valence, à marche forcée. Le peuple en demanda lecture, et on la fit à haute voix dans le voisinage de la Préfecture, du quai de Saône et de Bellecour.

D'un autre côté, les ouvriers, forts de leur héroïque résistance, décidés à vaincre ou à périr, arborèrent sur plusieurs points un drapeau noir, sur lequel on lisait ces mots énergiques : *Vivre en travaillant, ou mourir en combattant!* Aussi de grand matin le bruit simultané de la fusillade et l'horrible explosion des canons réveillèrent en sursaut nos concitoyens, et éclairèrent encore de nouveaux désastres.

Les habitans des Terreaux étaient consignés chez eux, n'osant même mettre la tête à la fenêtre, craignant d'y être fusillés.

D'imprudens tambours de l'ex-garde nationale osent encore, le matin, battre la générale

dans quelques quartiers ; plusieurs sont blessés , et le nombre des gardes nationaux amateurs de combattre va toujours diminuant. On devient sourd enfin à l'appel au carnage. La troupe de ligne, quoique amalgamée avec les fabricans, pliait sur tous les points, ne pouvant tenir au feu vif et bien nourri des locataires des diverses maisons qui s'offrent en amphithéâtre sur les trois côtes.

Malgré des charges de cavalerie, la garnison, forcée de battre en retraite, redescendait en ville et s'embusquait de vive force dans les maisons et les jardins, pour faire feu de ces diverses positions. Plusieurs commis fabricans couraient aussi au travers des plantations, pour faire, comme ils disaient, la chasse au gibier d'ouvriers. L'un d'eux, embusqué derrière une haie, en a tué quatorze à sa part ; mais, en voulant en ajuster un autre, il a été tué à son tour, et cette fatalité lui a empêché d'obtenir en récompense, de son roi Louis-Philippe, la croix du sang lyonnais.

A la côte St-Sébastien, un détachement d'artilleurs de l'ex-garde civique, voulant en toute hâte sauver une des pièces qui allait lui être enlevée ; en s'efforçant de fuir avec une vitesse extraordinaire, une des roues se sépare, roule avec fracas au travers des compagnies de ces nationaux féroces, en blesse ou mutile plusieurs, et la pièce reste renversée au pouvoir des ouvriers. Bientôt les casernes des Collinettes et du Bon-Pasteur sont enlevées ; on y fait beaucoup de prisonniers, et les ouvriers y trouvent encore quelques armes et d'autres munitions.

Cependant quelques bataillons des 13<sup>e</sup>, 40<sup>e</sup> et du 49<sup>e</sup> de ligne et autres arrivés dans la nuit,

remplissaient les postes et les cadres du pauvre 66<sup>e</sup> si mutilé, malgré les efforts du baron Varlay (fait depuis général). On avait échelonné les arrivans, à mi-coteau, en bataille, le long du sommet et au bas du Jardin des plantes, et des deux autres côtés. Un bataillon du génie et d'autres compagnies réunies à l'artillerie, commandée par le féroce Paulin, se défendirent quelque temps avec un rare acharnement; plusieurs soldats avaient même été placés sur un belvédère assez élevé de la rue de l'Annonciade, et fatiguaient beaucoup les ouvriers, déjà maîtres de la grande maison Brunet située place Rouville. Connaissant enfin le danger de leur position, les ouvriers percèrent à coups de talon de fusils le mur postérieur du couvent des *sœurs* de St-Charles, et arrivèrent à l'improviste vers leur grand portail de façade, d'où ils débouchèrent sur la côte des Carmélites. Un bataillon de ligne qui longeait la côte, se voyant surpris en flanc et presque tourné, mit bientôt bas les armes; et, qui le croirait? une poignée de gardes nationaux forcenés eurent la barbarie de faire feu, des murs du Jardin des plantes où ils étaient embusqués, sur les soldats qui s'étaient rendus exténués de fatigues et de besoins; mais les ouvriers, indignés, pénétraient en même temps, en franchissant les terrasses de la caserne du Bon-Pasteur, dans le même jardin, et en eurent en peu de temps délogé ou tué ces parricides fabricans.

Le quartier de Serin, faiblement attaqué, résista plus long-temps. C'est devant la poudrière que le barbare capitaine et décoré Paulin tira sur le quai de Bourg-Neuf, en face, le dernier coup de canon, où il mitraillea quantité de fem-

mes, de vieillards et d'enfans, qui furent atteints jusque dans les ateliers ; d'autres n'étaient que passans ou attirés sur la rive opposée par pure curiosité. En récompense de cette belle conduite, Louis-Philippe l'a nommé commandant du génie, au château fort de la Mothe, près Lyon.

Il est vraisemblable que les ouvriers voulurent ménager la poudrière et les propriétés voisines ; aussi ils n'y dirigèrent des forces considérables qu'en dernier lieu : toujours occupèrent-ils successivement quantité de nouveaux postes, et couronnèrent bientôt toutes les hauteurs et leurs avenues. Alors les populations laborieuses des Brotteaux, de la Guillotière, de St-Georges, de Perrache, de St-Just et de Bourg-Neuf, concertant aussitôt un mouvement général, s'ébranlent à la fois pour opérer leur jonction avec ceux de la Croix-Rousse, que le comte Roguet ne peut plus arrêter ; en vain a-t-il fait établir de fortes batteries pour garder et défendre les quais du Rhône, la Barrière de Saint-Clair ; la tête des ponts Morand, de Charles X et de la Guillotière occupés encore par des groupes de dragons, d'artilleurs, de fabricans à cheval et d'autres.

Pendant que sur l'autre rive les ouvriers, retranchés dans de vastes chantiers et sur les toits de plusieurs maisons, faisaient un feu continu sur les parjures qui vomissaient avec fureur le trépas sur les masses opposées ; d'autre part, ces négocians s'étaient embusqués avec des soldats de la ligne dans beaucoup de maisons des rues du Griffon et du pied des trois Côtes, en rue Romarin, à la place des Carmes, aux places neuves de *Saint-Pierre* et du Plâtre ; ainsi qu'en d'autres rues voisines. Ils occupaient encore

plusieurs maisons du port Saint-Clair, entre autres la maison Oriol, et celle du café, prétendu libéral, de la *Perle*; où, pour tâcher de les débusquer, un petit garçon porta des fagots, et n'y put mettre le feu qu'imparfaitement, y ayant été blessé ou tué; alors des ouvriers plus prudents se formèrent en tirailleurs, et surent se défendre avec un rare courage. Un jeune nègre, presque seul, s'était avancé sur le pont Morand, coupé en partie par les ouvriers, c'était une précaution contre la cavalerie, ce valeureux ouvrier se défendit avec intrépidité et sang-froid; sitôt son coup de feu tiré, il se tapissait ventre à terre sur la pente du pont, pendant que d'autres, par les œils de bœuf des bureaux d'octroi qu'ils occupaient, le secondaient de leur mieux. On ne peut encore expliquer le motif de fureur, déployé par des députés, pour sévir contre ce pauvre nègre. Là, on soutint pendant près de 5 heures le feu meurtrier de la troupe de ligne et des fabricans. Quelques ouvriers voulurent passer le Rhône en bateaux, plusieurs y périrent, d'autres plus heureux allèrent passer le Rhône près du Confluent, et se joignirent aux ouvriers de l'intérieur.

Le jeune avocat Périer, un des décorés de juillet, voyant quantité d'ouvriers qui demandaient des armes, d'autres qui venaient d'en obtenir, données librement ou non, chez trois armuriers, dont les magasins n'ont pas été pillés, ni les portes enfoncées comme la malveillance l'a prétendu, ce même avocat les réunit sur la place des Célestins, et les harangua dans un sens républicain dit-on, et les conduisit avec trop de précipitation sur le quai du Rhône, où il fut dangereusement blessé des premiers. Les autres

se replièrent, et approchèrent des Terreaux sur les derrières de la place meurtrière des Carmes. Seulement sur les 9 ou 10 heures du matin, je m'étais aperçu que les bureaux des octrois et le corps de garde du pont Charles X, autrement du *Concert*, et ceux du pont de la Guillotière ainsi qu'un joli corps de garde de la place Bellecour avaient été incendiés par des agens secrets de la police, déguisés en maçons, ayant tous l'air assez ignobles.... Ce plan perfide avait pour but de ternir ainsi la belle cause des ouvriers, et de servir à disculper les attentats des cruels fonctionnaires publics; me trouvant moi-même un instant sur la place de Bellecour, j'ai fait de longs efforts pour sauver des flammes le Kiosk ou corps de garde des Tilleuls. En vain ai-je voulu parler d'honneur et de devoirs, ces vils agens de crime, sourds à ce langage, ont failli me faire périr dans les flammes; assez de preuves existent à cet égard...

Pendant ces scènes de désordre, d'autres ouvriers arrivaient par Saint-Clair, alors la lutte et le carnage devinrent plus terribles encore. Les troupes de lignes forcées du côté du Rhône et de la Saône, les ponts et les maisons des quais et des deux grands théâtres deviennent autant de places fortes et d'embuscades qu'on dispute pied à pied. Mais malgré tant d'obstacles, les ouvriers des Brotteaux forcent le passage des ponts du Rhône à travers le feu continu de la mitraille. Enfin, les troupes de ligne et des ex-gardes nationaux, forcés à la retraite, se replient coupés sur le quai de Retz, devant le vaste vaisseau de la bibliothèque de la ville, sur la place du Collège et vers la halle aux blés. Tous ceux, en général, qui mitraillaient le peuple ouvrier,

déployaient une rage inconcevable : ils tiraient sans nul avertissement des maisons et cafés qu'ils occupaient, sur tous, vieillards, femmes, enfans, même sur ceux qui portaient des blessés. Ainsi j'ai à regretter et à venger l'assassinat de mon frère, vrai martyr de son imprudente humanité. J'ai vu tomber ailleurs, à mes côtés, près des rues Gentil, Grenette, Buisson et Port-Charlet, des dames et des petits enfans, tristes victimes des Bédouins et Arabes du commerce, décorés et récompensés actuellement, le croirait-on ? par le gouvernement d'un C. Périer, Soult et Comp<sup>e</sup> pour avoir, en vrais bourreaux, fait couler le sang innocent ; sang qui criera long-temps vengeance vers le ciel !!! Ah ! pauvre France ! Quel temps, ô mœurs d'exécration souvenir !

Ici c'est une boucherie spéculative qui s'engage sur la place du Collège et sur le quai de Retz. Là, plusieurs officiers de dragons et autres reçoivent la mort en la donnant. Les barricades des rues Basse-ville, Pas-étroit et Treize-pas, sont jonchées de blessés et de morts. Le quai des Augustins, sur la Saône, est aussi exposé aux horreurs d'une vive fusillade, une femme d'une taille et d'un courage rare, fait contre la troupe de ligne des prodiges de valeur, l'arrête et y reçoit, la mort non sans l'avoir donnée. La plupart des rues et des quais sont dépavés et semés d'entraves et de petits forts, salutairement pour le peuple de Lyon ; les barricades du quai de Bordeaux près de la pêcherie, celles du quai de Bonrencontre, et puis de la rue Sirène, ont sauvé, sans exagérer, la vie à plus de 3,000 personnes, surtout des femmes et des enfans, qui, sortis innocemment le matin de chez elles par affaires ou non, n'y pouvaient plus rentrer, vu

que presque toutes les portes d'allées et autres étaient fermées, soit par crainte, soit par l'ordre sévère du barbare adjoint Boisset.

Pendant ces combats sanglans dont on ignorait plus loin toute l'importance et les atrocités; des dames se promenaient sur la place Louis-le-Grand; on se promenait sur les quais Villerôi, de Saint-Antoine, des Célestins et de l'Archevêché; quel contraste!

On circulait en pleine sécurité dans tous les quartiers occupés par les ouvriers, qu'ailleurs les fabricans immolaient en masse, vieillards, femmes, enfans, rien n'était épargné ni sacré; malheur à qui tombait sous leurs coups. Heureusement pour le peuple, les ouvriers furent vainqueurs, autrement, la vengeance des cruels fabricans du juste milieu, aurait été sans bornes. On peut juger de leurs projets d'alors par la rage qu'ils montrent encore à dénoncer et faire remplir les prisons sous les plus vils prétextes, et les moindres soupçons de ne pas partager leurs opinions!... Mais tout cédait alors aux ouvriers, la poudrière, quoique défendue avec chaleur, fut évacuée et prise sans accident grave. Les troupes en fuyant, jetèrent dans la Saône plusieurs tonnaux de poudres, d'où ils furent bientôt retirés, d'autres furent un peu avariés. L'arsenal, situé près d'Ainay, que voulait défendre une trentaine de fabricans artilleurs, fut encore abandonné par eux sans coup férir sur les 9 à 10 heures du soir. Un officier du train avec un garde magasin et une poignée de soldats remirent le lendemain la garde de ce bâtiment avec 6,000 fusils et quelques canons braqués qui s'y trouvaient au-dedans et au-dehors, à la prudente discrétion des ouvriers. La nuit seule, c'était près

de 6 heures, vint suspendre le bruit de la charge et des feux de pelotons répétés encore par mille échos, et à courts intervalles. Que de positions furent enlevées et reprises plusieurs fois! A ces scènes d'horreur et de carnage; au sinistre sifflement des balles, aux nombreuses détonations des fusils, à la lourde explosion des canons, succéda le silence le plus affreux!...

Les trois côtes de la Croix-Rousse, les quais du *Bon-Rencontre*, de Saint-Clair et sur la Saône ceux des Augustins, de Saint-Benoit et d'Halincour, les places des Terreaux, de la Comédie, des Carmes, de Saint-Pierre, du Plâtre, du Collège, de la halle aux blés et quantité de rues voisines furent successivement le théâtre de scènes de carnage et de deuil. Il y eut cette journée plus de 1,800 personnes tuées ou blessées grièvement. Beaucoup ont expiré chez elles. L'autorité remontant au pouvoir mit un soin spécial à cacher et faire mentir officiellement certains journaux sur le nombre des morts de part et d'autre, ainsi que sur ceux retirés du Rhône. Et cette insurrection fatale n'a dû sa cause première qu'à l'égoïsme brutal de *vingt fabricans!!!*

Quelques cris *de vive une bonne république* furent entendus sans aucun danger pour la monarchie; on les dut à l'effervescence de l'opinion justement indignée. Il ne faut donc point en accuser l'or des carlistes avarés, ni des prêtres comme l'a rêvé le colérique Gasparin, ni la présence prétendue de je ne sais quel drapeau blanc. Voilà donc les ouvriers maîtres de tout hors de l'Hôtel-de-Ville, où dans la nuit du 22 au 23 novembre, le conseil de guerre, composé de MM. Comte Roguet, Vicomte Saint-Geniès,

Bouvier-du-Molart, Fleury, Duplan, procureur-général; Boisset, maire; Gautier et Gros, adjoints; et qui, ayant délibéré mûrement sur ce qu'on avait de mieux à faire, ne pouvant plus prolonger une lutte insoutenable d'extermination; et vu la démoralisation de l'armée et de la si fameuse garde nationale; étant d'autre part dans l'impossibilité de se maintenir plus long-temps dans l'Hôtel-de-Ville et les embuscades du grand théâtre, où la fatigue, le défaut de munition et la faim se faisaient déjà pressentir : tous ces obstacles reconnus insurmontables déterminèrent M. Roguet et les siens à évacuer habilement l'Hôtel-de-Ville sous le prétexte de tenter une fausse attaque.

Ce général en chef, en suite de cette décision signée de tous les membres de ce conseil, ordonna la retraite aux siens. Son projet apparent était de gagner par les Brotteaux, le bois de la Tête d'Or, où avaient fui quelques escadrons des dragons, et d'où il aurait attendu les renforts demandés aux départemens voisins : mais la formidable résistance qui y était organisée l'en détourna forcément. L'Hôtel-de-Ville avec son artillerie et ses chevaux logés dans sa vaste cour étaient bloqués, et à trois heures du matin tout y aurait péri si l'on eût tenté l'assaut. Il n'avait donc pas une heure à perdre, et il se mit en marche avec son armée, par le faubourg Saint-Clair, situé sur les bords du Rhône. La Croix-Rousse, qui n'avait ni chef habile ni prévoyant, ne plaça à la garde de cette barrière qu'une soixantaine d'ouvriers, même mal armés pour la plupart.

Roguet, pour protéger donc et assurer sa sortie, fit éclairer sa route par des feux de pelotons

et des volées successives de mitraille. Mais le bruit de l'artillerie et de la fusillade attira sur sa retraite connue dès lors, tous les postes voisins des ouvriers, qui y accoururent un peu trop tard. Cependant le son du tocsin redoublait l'alarme et l'éveil sur plusieurs points à la fois, et dix minutes plus tôt c'en était fait de cette armée. Le faible poste d'ouvriers qui gardait la porte de St-Clair ne put opposer, malgré toute sa valeur, qu'un instant d'obstacles; son feu fut éteint par les décharges réitérées de toute l'artillerie. Sur les 60 hommes à peine y en eut-il 10 de sauvés, plus ou moins blessés : le reste fut écharpé par la mitraille. Toutefois, deux pièces de canon de l'arrière-garde furent enlevées et dirigées par les ouvriers contre l'armée fugitive. Ce ne fut pas cependant le seul obstacle que la troupe de Roguet eut à surmonter, il lui fallut essuyer, des allées, des fenêtres et des toits, tout le feu des habitans des faubourgs St-Clair et de Bresse. Sur une étendue d'une demi-lieue semée encore de quelques légères barricades, une grêle de tuiles et de pierres lui tuèrent encore beaucoup de monde.

A une des barrières, Roguet perdit son chapeau, et fut obligé de descendre de cheval avec l'aide-de-camp général Saint-Geniès, parce que les soldats perdaient courage. Ce fut à la troisième barricade que M. de Saint-Geniès fut blessé mortellement avec deux sapeurs du génie; son corps a été porté, dit-on, au cimetière de Caluire, avec les deux sapeurs tués en ouvrant la barricade. On porte à plus de 480 le nombre des soldats tués ou blessés dans cette seule sortie.

Enfin, Roguet, ainsi étrillé, fut encore fort content d'en être quitte pour un accès de goutte

produit par la peur, et de gagner sans plus grand danger les hauteurs de Montessuy, lieu élevé, où l'on construit un fort plus dangereux qu'utile à Lyon. Là, des ouvriers courageux voulaient même aller le déloger de sa position ; on eut peine à les en dissuader ; aussi l'abandonna-t-il pour aller, plus sûrement, établir son quartier général à Reilleux, village à deux petites lieues de Lyon. Ainsi les ouvriers restèrent-ils, par-là même, maîtres absolus de la ville, et envoyèrent sur les hauteurs de la Croix-Rousse des postes d'éclaireurs.

Dans toutes ces affaires, le 66<sup>e</sup>, le 40<sup>e</sup> de ligne et les dragons ont beaucoup souffert. Les 6000 fusils et quantité d'autres trouvés dans l'arsenal, dans divers postes, dans les casernes et sur les champs de bataille, furent distribués entre les vainqueurs à qui il en manquait, ainsi que des munitions : Roguet fut suivi par près de 190 gardes nationaux qui avaient le plus sujet de craindre les représailles de l'effervescence populaire. Ils se retirèrent donc au camp de Reilleux et au village de Neyron, où ils furent en général, les uns et les autres, fort mal accueillis des paysans, qu'ils voulaient arbitrairement faire contribuer ; et il leur fallut, pendant plusieurs jours, pour assouvir leur faim, abattre plusieurs chevaux qu'ils mangèrent avec le meilleur appétit du monde.

On évalue à plus de 1000 le nombre des prisonniers de toutes armes faits sur l'armée de Roguet, sans compter le grand nombre des blessés. Tous furent en général traités avec humanité et fraternité. Quant à MM. les officiers municipaux, qui devaient surtout prendre un peu mieux les *grands intérêts* de la commune,

et la cause sacrée du peuple qu'ils avaient laissé ou fait mitrailler, sans aucune sommation légale, pour complaire lâchement à une poignée de fabricans leurs complices, eh bien ! ces doctes pères de la grande famille avaient tous déménagé en détail et sur la pointe des pieds, au milieu de la nuit ; abandonnant bravement leurs postes, de l'aveu de tous, même de M. Benoit l'apothicaire et leur secrétaire général, et de quantité d'autres qui ont aussi abandonné les leurs, et les pauvres archives, à la merci et au bon plaisir des premiers occupans. Heureusement, il y avait, parmi les ouvriers détenus dans les caves de l'Hôtel-de-Ville, quantité d'honnêtes gens amis de l'ordre et de l'intactibilité des archives de la Cité. Près de cent personnes avaient été arrêtées la veille, dans diverses rues, par rage ou caprice, sous de vains prétextes, et qu'on devait faire juger par une commission militaire, comme un de mes amis, arrêté par simple soupçon, me l'a certifié, qu'il en avait été menacé par un de ces ex-gardes nationaux dévorés d'une soif insatiable de sang. Chacun s'y attendait pour le lendemain, quand au milieu de la nuit on entendit le bruit des pieds des chevaux, et le sourd départ de l'artillerie qui filait. Mon ami, qui ne dormait pas, eut la curiosité d'éveiller le concierge, dont il n'était pas fort loin ; on sut aussitôt que la troupe décampait, que toute autorité s'était, par le fait, suspendue elle-même et anéantie de ses fonctions. Alors plusieurs décharges se font aussitôt entendre ; il monte, et circule seul dans l'Hôtel-de-Ville, où il ne trouve qu'un commis de bureau presque endormi et qui partit à son tour. Enfin, à trois heures et demie sonnées,

des ouvriers, attirés par l'amour de bien faire, entrèrent en foule à l'Hôtel-de-Ville, y placèrent alentour des sentinelles : puis long-temps après, vint se mêler au rang des ouvriers le misérable Lacombe, qui s'est dit et cru le gouverneur de l'Hôtel-de-Ville. Les ouvriers, illétrés et sans défiance pour la plupart, laissèrent cet espion se pavaner de ses sottes préventions, dont on se riait de pitié, ainsi que de sa burlesque figure, bien qu'il prît une attitude assez sombre et farouche pour se donner un air d'importance. J'arrive bientôt après, j'aperçois la haute et grande cour pleine de fumier; j'y reconnus les traces évidentes du séjour de deux cents chevaux au moins, et l'on me montra le corps d'un ouvrier affreusement mutilé et étranglé. Bientôt on eut la certitude que c'était le corps du jeune et robuste *Ghabut*, qui fut, le mardi 22, envoyé en parlementaire par les ouvriers des Brotteaux, pour inviter les autorités à faire cesser le carnage, à les laisser entrer dans la ville, et à faire exécuter le tarif, pour le bonheur du peuple. Conduit du pont Charles X à l'Hôtel-de-Ville, il y aurait été étranglé sous les ordres et en présence des autorités réunies, et cela contre le droit naturel et des gens. A la vue d'une telle scélératesse, jugez, lecteur, si je devais moi-même être inquiet sur le sort de mon frère qu'on nous avait refusé de pouvoir reconnaître à l'Hôtel-Dieu où l'on soutenait qu'il n'était pas. Je parcours l'ambulance des blessés établie dans la vaste salle d'Henri IV... Alors quelques prêtres se présentent pour porter des secours et des consolations aux blessés; ils y sont accueillis avec respect et empressement. J'y vois avec un égal intérêt le zèle et les secours prodigués par d'inf-

tigables médecins, à tous ces infortunés. Je redescends plus inquiet sur le sort de mon frère qu'on me disait sain et sauf ; hélas ! il n'avait pas survécu trois heures à sa blessure, assassiné, je crois, des fenêtres d'un café du port des Cordeliers, par des gardes nationaux. Mon esprit était ainsi absorbé sous le poids de mille pensées diverses, quand j'apprends que des hommes à la solde de la police, dont la plupart étaient forçats libérés, venaient, de concert avec quelques maçons ou gens déguisés ainsi, tous attirés par l'appât du pillage ; venaient, dis-je, dépouiller tous les morts vers la barrière Saint-Clair, et jetaient au Rhône les blessés et les morts, ouvriers et soldats. Indigné, là, l'honnête homme isolé, frémissait de rage de ne pouvoir s'y opposer ! Deux heures après, j'apprends encore que l'on menaçait de dévaster et piller plusieurs propriétés et magasins. Je vais en hâte chercher un de mes amis, homme de lettres ; je le prie de venir avec moi sur-le-champ, et de montrer ensemble de l'énergie patriotique et de la décision à une poignée de gens, inconnus pour la plupart, qui s'attribuaient et se partageaient arbitrairement les fonctions municipales, sans s'occuper du salut public de la Cité.

Au même moment arrive un brave ouvrier qui annonce qu'on dévastait et saccageait tout dans la maison Oriol. Aussitôt, de concert avec les honnêtes gens du nouveau conseil, on demande des hommes de bonne volonté ; la plupart sont prêts, mais on n'en peut envoyer qu'une vingtaine environ, pour ne pas trop dégarnir les postes de l'Hôtel-de-Ville, crainte de surprise fâcheuse. On arrive sur la scène du désordre ; on jetait des meubles et des étoffes par les fe-

nêtres. Là, on parvient avec peine, après une décharge à poudre, à écarter la foule des pillards, en partie agens secrets de la police. On arrête une douzaine de ces voleurs. Deux, s'il m'en souvient, des plus acharnés au pillage sont tués, sans ordre, dans l'allée, sous les ballots qu'ils emportaient, et cela par les braves ouvriers indignés, qui étaient restés au bas de la maison, pendant que d'autres montaient pour garantir les étages supérieurs; là fut encore protégée une personne respectable qui répandait fréquemment ses bienfaits sur de pauvres familles; et j'appris avec un plaisir inexprimable qu'un ouvrier joint à nous, dit à haute voix : « Je prends « cet étage sous ma responsabilité; malheur aux « pillards qui viendraient ! Nous n'en voulons « pas aux braves gens, nous les défendons. Ras- « surez-vous, Mesdames.» et le reste de la maison fut aussi sauvé. Ah ! si j'avais pu disposer d'une croix, je l'en aurais décoré publiquement.

Cependant, non loin de là, une autre maison du port St-Clair était dévastée par plusieurs de ces mêmes hommes repoussés de la maison Oriol, d'où l'on avait fait d'ailleurs un feu très-meurtrier sur des ouvriers même sans armes. Pou-  
 vait-on être alors partout à la fois?.. Au café de la Perle on n'avait que brisé des portes à demi brûlées, et pris quelques bouteilles de vin et de la bière. Nous voyant donc débordés un instant, et dans l'impossibilité de tenir et d'arrêter, sans une force plus imposante par le nombre, d'autres dégâts quelconques, il fallut retourner en toute hâte à l'Hôtel-de-Ville avec une partie du détachement, et tous les voleurs qu'on avait pu saisir. Fort à propos d'autres postes viennent renforcer la garde centrale et les pi-

quets de sûreté en divers lieux. Alors je reviens dans la salle de l'état-major des ouvriers, où l'on amène encore d'autres voleurs ; on les interroge, on les fouille ; des objets volés dont ils sont porteurs prouvent assez le délit : on les envoie donc à la prison de Roanne, sous bonne escorte, et ils sont mis à la disposition de l'autorité judiciaire... Déjà une foule innombrable de curieux se pressait sur les quais, pour juger par elle-même de l'état des choses ; des matelas et du linge pris dans ces maisons durent être fidèlement portés à l'Hôtel-Dieu. Un petit tonneau ou caisse contenant, m'a-t-on dit, 30 à 40,000 fr., fut défoncé, et pas une pièce n'y fut touchée ; on put le croire par le niveau qui était intact ; on l'emporta, de préférence, dans le bureau, bien gardé du commissariat central, et il a dû depuis, je pense, être religieusement restitué à qui de droit. La masse des ouvriers était tellement éloignée de l'idée du pillage et de l'incendie, que vers les dix heures, où les forces purent abonder, sans craindre beaucoup à l'extérieur, on les fit parcourir tous les quartiers, afin d'y maintenir l'ordre, et l'on publia partout, au son du tambour, une proclamation manuscrite émanée du conseil, dans laquelle on invita tous les citoyens amis du bon ordre à se réunir aux ouvriers, sans aucun uniforme distinctif, pour préserver ensemble la Cité de nouveaux malheurs.

Ici, l'ex-autorité philippique n'eut rien à faire, car, comme l'on voit, on se passait bien d'elle. Cette pièce remarquable d'appel à l'ordre et à l'union patriotique finissait par ces mots si éminemment caractéristiques : Tout vol et provocation directe au pillage seront punis de mort.

Quoique faite à la hâte, en présence de plusieurs chefs d'ouvriers, cet appel fut accueilli partout avec d'unanimes applaudissemens, et commençait déjà à rassurer les esprits craintifs. Mais à l'Hôtel-de-Ville les ouvriers étaient entravés par les perfides menées des ex-autorités Boisset et Compagnie, si généralement méprisées, et qui, malgré cela, n'employaient pas moins des agens secrets pour nous désunir, et ressaisir le pouvoir usurpé auquel ils avaient eux-mêmes renoncé, soit par leur lâche abandon, soit par une continuité de conduite si indigne et si perfidement coupable.

La moitié des ouvriers, peu habitués aux sévérités des consignes et aux mots d'ordre, laissèrent pénétrer, je ne sais sous quel prétexte, deux agens ou commissaires de police, sans parler de M. Benoit; je signalai l'un d'eux à un de mes amis. Bientôt, enhardis, ils introduisirent un inconnu qui se dit au service des bureaux de la mairie et puis chef d'ouvriers. Il m'avait paru bien suspect; aussi vint-il contrebarrer, au nom de je ne sais quelles sections qui n'existaient nulle part, les bons conseils qu'on donnait dans l'intérêt sacré de la chose publique. N'étant pas secondé, je soupçonne la trahison; on va gourmander l'homme de garde et celui de planton, sur la facilité avec laquelle on laissait pénétrer dans la salle plusieurs inconnus. On s'observa un peu mieux; mais leurs successeurs se relâchèrent bientôt de la sévérité de la consigne. La plupart nous étions à jeun depuis l'affaire du mardi, et l'on ne s'entendait plus au conseil, vu les divergences ourdies par Boisset et les siens. En vain je rapprochais les esprits. Lacombe et ses affidés s'opposaient au bien; et

quand la majorité l'accablait de son unanimité, cet espion absentait pour aller faire tous ses rapports à MM. Boisset et Dumolard. La grande majorité du peuple et le cri général de tant de familles en deuil repoussaient avec indignation le retour de ces magistrats, premiers coupables ou complices complaisans de tous ces malheurs de Lyon ; on n'en voulait plus entendre parler ; ils s'étaient d'ailleurs assez fait connaître : leurs placards de complainte furent aussitôt déchirés que posés ; ils y faignaient des regrets hypocrites, s'apitoyaient sur le triste sort de cette classe si intéressante d'ouvriers infortunés qu'eux-mêmes avaient fait mitrailler...

Ce n'étaient plus des séditions à punir, mais des braves à soulager. Le tarif devait irrévocablement s'exécuter en entier. On faisait entrevoir beaucoup d'indemnités, d'améliorations importantes, d'oubli complet du *passé* ; jurant tous, sur leur honneur, sur leur tête même : ils employaient mille autres impostures et ruses de leur genre, trop usées pour en imposer aux hommes sensés, mais qui ne séduisirent guère que les sots et les êtres vénals. Je les devinai sans peine, quand déjà l'on fut instruit que des gargousses, de la poudre et autres munitions de guerre venaient d'être saisies par un brave et intelligent chef de poste, aux barrières de Vaise ou de Serin, dans des omnibus porteurs d'un laissez-passer signé sans doute de *Boisset*, *Dumolard* et *Lacombe*. Cela surtout ne fit que presser davantage une mesure de salut public contre les traîtres démasqués. Ah, si l'on avait exécuté l'ordre donné d'arrêter et de garder à vue lesdites personnes, on n'aurait pas été si maltraité depuis. Un de nous ne put s'em-

pêcher de s'écrier : « Messieurs, veillons, veillons mieux, on nous trahit ; on envoie des gargousses vides, etc. pour nous les renvoyer pleines. » A l'unanimité on donna l'ordre qui confirma la validité de la saisie, etc. Mille autres documens sûrs nous eurent bientôt convaincus du mystère d'iniquité et de la trame qu'on ourdissait contre la liberté des citoyens trop généreux. Et l'expérience n'a que trop réalisé l'effet si fondé de nos craintes. Justement indigné, quelqu'un offrit, rédigée à la hâte, la proclamation dont il était l'auteur, à laquelle on retrancha peut-être trop, et qu'on réduisit à ces mots, lus et relus avec enthousiasme, de réitérés applaudissemens et une franche accolade ; la voici :

### LYONNAIS !

Des magistrats perfides ont perdu de fait leurs droits à la confiance publique ; une barrière de cadavres s'élève entr'eux et nous, tout arrangement devient donc impossible. Lyon glorieusement émancipé par ses enfans, doit avoir des magistrats de son choix, des magistrats dont l'habit ne soit pas souillé du sang de leurs frères !

Nos défenseurs nommeront des syndics définitifs pour présider avec toutes les corporations respectives à la représentation de la ville et du département du Rhône.

Lyon aura ses comices ou assemblées primaires. Les besoins et les vœux du peuple provincial seront enfin entendus, et une nouvelle garde citoyenne sera organisée... Plus de charlatanisme ministériel pour nous en imposer.

Soldats, vous avez été égarés ; venez à nous, vos blessés vous diront si nous sommes vos frères.

Gardes nationaux, des ordres donnés par des hommes perfides et intéressés ont compromis votre habit ; vos cœurs doivent être français, réunissez-vous à nous pour maintenir l'ordre.

Nous sommes sûrs qu'au premier rappel chacun de vous *sera fier* de se trouver *réuni* sur les places d'armes respectives.

Tous les bons citoyens s'empresseront de rétablir la confiance en rouvrant leurs magasins.

*L'arc-en-ciel* de la *vraie liberté* brille depuis ce matin sur notre ville ; que son éclat ne soit pas obscurci !

VIVE LA VRAIE LIBERTÉ !

Lyon , le 23 novembre 1831.

*Pour la Commission des ouvriers :*

LACOMBE, syndic ; FRÉDÉRIC, vice-président ;

CHARPENTIER et LACHAPELLE, syndics.

Cette proclamation énergique, à laquelle on retrancha des phrases entières, fut, par l'ordre des chefs principaux, envoyée à l'impression, après avoir été retranscrite par la main d'un secrétaire ; quatre ou six fusiliers escortèrent le porteur et placèrent une garde de sûreté à la porte de l'imprimeur, M. Ch....., Il n'y avait d'abord point de signature, on n'en avait pas même besoin ; mais l'ambition des soussignés était là, et deux d'entr'eux, craignant d'être soupçonnés de trahison, voyant d'autre part les éloges et l'enthousiasme qu'elle produisait déjà, voulurent à tout prix envoyer manuscrites leurs signatures à l'imprimeur, par un sergent de poste, ouvrier assez poli qui vint à plusieurs fois pour hâter, par ordre, l'impression : et craignant toujours que le placard fût contre-mandé ou négligé par le premier porteur, il revint avec un ordre cacheté de ne remettre le-dit placard qu'à lui-même, et, au lieu de ne le tirer qu'à quelques centaines, d'en porter le

nombre à mille exemplaires. L'imprimeur a dû pour titre, garder la lettre ou ordre signé de Lacombe et des siens. Une heure après, le même sergent revint escorté à l'Hôtel-de-Ville avec une forte partie de l'impression. On la relut avec pleine satisfaction; on va l'afficher aux lieux accoutumés de la ville. Mais voilà que le sieur Lacombe, qui s'arrogeait tout pouvoir et toute gloire, veut, en homme vendu aux ex-autorités, si jalouses de recouvrer leur omnipotence influencière; veut, dis-je, renier sa signature, et fait tant, qu'un autre, ébranlé encore par un sieur *Guillot*, essaie avec lui de se rétracter, cinq heures après avoir orgueilleusement *sollicité* l'apposition de leur seing; ils osent même, poussés en vrais mannequins par les ex-autorités, signer un avis officieux qu'elles venaient bravement de dicter, et dont l'impression surpripit étrangement le public, à qui fut offert ce démenti formel.

Toutefois, je ne puis taire ici l'effet extraordinaire et *magique* que produisit sur les masses, non seulement l'impression, mais la lecture en divers quartiers, de la première proclamation, incriminée plus tard par la cabale de la faction ennemie du peuple. Plus de 50,000 personnes en furent enthousiasmées; les fusiliers qui escortèrent les deux ou trois *proclamateurs* ne pouvaient assez faire prendre patience aux masses, avides d'en entendre la lecture, même plusieurs fois de suite. On répétait partout: *Vive la vraie liberté! enfin, nous sommes délivrés de la tyrannie et de l'usurpation!!!*

Pourquoi toutes ces acclamations mille fois répétées? c'est que la proclamation populaire, devenue un cauchemar politique, sympathisait,

s'identifiait avec l'intérêt de tous. Ajouterai-je ici que de *belles cocardes* nationales aux sept couleurs de la nature, furent bientôt faites, à l'envi, des mains modestes de la beauté et de la sensibilité française; on annonçait même des drapeaux *irisés* dans le même sens. Ah, quel plus beau concert d'enchantement d'une franche et loyale politique ! Hélas ! cette consolation a été si tôt comprimée par la vengeance et l'animosité d'une poignée de monstres gorgés d'or, habiles à détruire, à tout prix, les meilleures choses, sous l'empire éphémère de milliers de baïonnettes tyranniques, qui tomberont tôt ou tard devant la libre et absolue volonté de la nation consultée.

On trouve dans un des numéros d'un journal des théâtres de Lyon, *La Glaneuse*, l'adresse suivante :

#### BRAVES OUVRIERS !

La victoire est à vous ; le noble usage que vous en avez fait prouve votre force et votre modération. Des excès ont été commis, mais les coupables étaient étrangers à notre Cité ; vous les avez arrêtés, les tribunaux en feront justice. Que vos succès ne vous aveuglent pas ; l'intrigue va chercher à vous enlever le fruit de votre courage (les autorités y ont réussi) ; on vous entourera de pièges ; le carlisme voudra s'introduire dans vos rangs, repoussez-le, il n'a rien à perdre et tout à gagner.

Et plus bas :

Ne laissez pas, dit-il, ressaisir aux hommes qui vous ont fait mitrailler, un pouvoir dont ils sont indignes ; ils ne doivent plus souiller de leur présence un sol arrosé du sang de nos frères.

*La Quotidienne* du 29 novembre 1831 cite textuellement cette pièce.

Actuellement, voici la pièce curieuse des individus qui ont renié, pour eux et pour d'autres, leur propre seing ; nous la conservons à la postérité, pour montrer toute la dégradation et la turpitude des êtres ignobles qui ont souscrit avec abnégation de leurs *titres de passage*.

Ainsi commence cet avis officieux et officiel :

« LYONNAIS !

Nous soussignés LACOMBE, syndic ; FRÉDÉRIC, vice-président ; CHARPENTIER et LACHAPELLE, syndics,

Déclarons que nous protestons contre une adresse aux Lyonnais, en date du 23 novembre 1831, commençant par ces mots : « Des magistrats *perfides* » et finissant par ceux-ci : » que son éclat ne soit pas obscurci. » Celle adresse manifestant des sentimens qui n'ont *jamaï*s été les *nôtres*, et nous osons le dire, *ni* ceux de nos camarades, il est de notre honneur et de notre patriotisme (!) de protester contre cet acte d'autant plus lâche, que nous n'avons *jamaï*s posé notre seing sur cette adresse.

Fait à l'Hôtel-de-Ville de Lyon, (salle de la mairie ou à la préfecture, conseil de haute police), ce 23 novembre, soir, 1831.

*Signés,*

A part deux absens, ou illétrés, ou non dénégataires,

*Lacombe, Frédéric (fils), Guillot, Tricher,  
Molard, A. St.-Eve et Marmin.*

D'où il résulte que les quatre derniers signataires de plus ont protesté contre leur seing qui n'y figurait pas, ou bien qui aurait été oublié par je ne sais qui !... Chose plaisante ! qu'une double raison métallique qui proteste, surtout ayant la certitude de n'avoir pu être ni l'auteur, ni le rédacteur d'une bonne proclamation sentimentale, ni même de la pitoyable protestation œuvre

de la police ! À quoi servaient d'ailleurs ces noms si peu famés ? à salir le papier ; on n'en voulait point : le tirage se faisait, quand vinrent ces noms si mal sonnans, faits pour tout gâter. Il y avait là du 93, et même deux Forbans *libérés*, dit-on. Aussi conçoit-on que ces titres ont été suffisans à la police du juste milieu, pour en faire surgir deux agens inappréciables d'espionnage, dénonciateurs et sbires pour le compte de l'inquisition municipale. Il leur manquait certes la décoration d'honneur ; qu'ils espèrent encore ! Et qui sait si la couronne civique ne les attendit pas chez l'excellentissime citoyen Boisse et Compagnie ! Ah ! que d'observations à faire sur le rôle perfide qu'ont joué certains magistrats, affectant une abdication feinte au fond, et leurs *réélecteurs* les priant, d'office de compères, de n'en rien faire et de rester magistrats quand même (1). Et quel autre nom que le sien peut-on donner à la perfidie même ! Eh ! ces doctes messieurs n'ont-ils pas voulu faire croire aux sots que les *assemblées primaires* étaient des besoins *séditieux*.... Eh ! des lois non abrogées ne prouvent-elles pas avec évidence qu'on peut les convoquer dans le cas d'urgence, et sur la demande des masses, ou par leurs représentans délégués, etc., etc. ?

Cette première proclamation semblait annoncer, dit-on, des vues politiques, d'importantes

(1) On sait qu'un sieur Buisson et un certain Michallet espion de police, sur un appel factice d'hommes qui pourraient remplir un rôle dans un certain état-major, placé près du rusé préfet, s'en déclarent chefs, ayant, d'après la leçon de police, pris des armes pour menacer au gré du préfet quelques ouvriers dupés, rangés sous leur bannière.

et nécessaires améliorations... Oui, sans doute ; aussi cette municipalité , qui n'en veut point , sortit subitement de sa léthargie miraculeuse , essayant à tout prix de révéler à qui voulait y ajouter foi , la *docte continuité* de sa triple existence , par le seing impudent de cet avis :

### LYONNAIS !

Nous avons voulu faire *cesser* l'effusion du sang (*vous !*) et le général , mu par un sentiment d'humanité , a consenti à la retraite de la garnison. Toujours dévoués au maintien de *l'ordre (!)*. *C'est à vous à nous APPRENDRE si la voix de vos magistrats ne doit plus être entendue.* Craignez l'anarchie ; songez au bien de vos familles et de la Cité. Nous sommes restés (Et où donc ?) pour écouter *vos plaintes* et *concerter avec vous* les mesures d'ordre convenables à *tous les intérêts* , et , à cet effet , nous demeurerons en permanence réunis dans l'hôtel de la préfecture.

*Le Préfet* , BOUVIER.

*Le Maire* , BOISSET, adjoint.

DUPLAN , E. GAUTIER , M. B. GROS.

Ici , des mots d'humanité dans la bouche d'un lieutenant général sanguinaire , honteusement chassé ! Et des autorités , avilies par leur brutale férocité , parlent d'*oubli du passé* , d'écouter les plaintes et l'intérêt de tous ! Mais , pour voir et comprendre ici toute la mystification de ce machiavélisme déhonté , il suffit de visiter les prisons de la Cité et de Riom , qui regorgent d'innocens pêle-mêle entassés.

Et c'est là de la liberté !!! Mais si la confiance publique a été ainsi dupée , elle en gardera longtemps le salutaire souvenir.

On a vu cependant avec quelles mesures sages

l'ordre et le calme ont été rétablis dans Lyon ; on sait encore que les fabricans , honteux de leur défaite , plus que tremblans des remords de leur cruelle avarice , promettaient , mielleusement et par crainte , de l'ouvrage aux ouvriers , qui tour-à-tour formaient de bonnes patrouilles d'ordre , et rentraient contents , souvent avec la faim , dans leurs ateliers. On le sait ! oui , ce fut par ces mêmes ouvriers que les bureaux d'octroi brûlés , on croit , le mardi par des agens secrets de la police , sont rétablis le mercredi soir , avec cette inscription manuscrite : *Respect à la loi !* Tout cela prouve assez l'esprit d'ordre qui animait la population au milieu des désordres concertés par la malveillance et déjoués par les masses de l'industrie ; aussi , à voir la tranquillité dont jouissait Lyon , le mercredi dès l'après-midi , l'étranger le plus prévenu aurait eu peine à se croire encore au jour d'une guerre civile , dans les mêmes murs tout fumans du sang répandu à si longs flots.

Eh bien , toute l'Europe saura que ces mêmes autorités qui , dans des placards multipliés , et proclamés amphiatiquement , sur nos murs avec leurs signatures ( voir celles du 24 et jours suivans ) , ont annoncé , sur leur *honneur* et leurs têtes , un *oubli complet du passé* , une *amnistie solennelle* pour toutes les erreurs , et dont l'arrivée du fils de Louis-Philippe devait être encore un nouveau garant , prouvent sans cesse leurs mille et une contradictions. La veille , ce sont de braves ouvriers , le lendemain , des perturbateurs , des hommes *sans consistance* qui ont *élevé* un pouvoir *usurpateur* à côté de ce qu'ils appellent leur autorité légitime , etc. , etc.

Et voilà leurs savans échafaudages de men-

songes mis au grand jour ! Puisque les puissans princes de l'Europe fondent et comptent sur de telles bases , leur prospérité et leurs garanties , on doit les plaindre, s'ils sont de bonne foi dans une erreur si grossière , car ils marchent sur des volcans embrasés. Auraient-ils donc perdu si tôt le fruit des vieilles expériences ?

Mais je reviens à mon sujet ; j'ai conçu l'erreur volontaire d'un préfet rusé : mais qu'un lendemain de carnage, un préfet qui se fait appeler le père des *ouvriers bons enfans* , parce qu'il est allé courir les corps de garde le mercredi soir , suivi de quelques paniers de bouteilles d'un vin préparé, portés à la clarté d'une torche funèbre, et tout cela pour changer arbitrairement les mots d'ordre des ouvriers, cherchant à les diviser entr'eux et faire égorguer au besoin les patrouilles dans leurs rencontres respectives. Qu'est-ce que cela lui faisait de jurer même ses dieux et sa tête ? il avait sa démission officielle dans son portefeuille ; il espérait la pairie !... rien de mieux ; il a été trompé, tant pis. Jeu de charlatan... Et que, d'un autre côté, par amour pour Philippe son maître, et pour son cher cousin Périer , il ait eu le courage de nous vouloir persuader que d'Orléans fils, qui arrivait triplement escadronné et tout hérissé de 30,000 baïonnettes, était l'arc-en-ciel après l'orage ; idée qu'il a si maladroitement déplacée et empruntée à contre-sens dans cette proclamation lyonnaise si inquiétante, pour en parer, un jour tristement nébuleux, son héros si fringant , et nous dire , par-dessus tout , de *quitter nos habits de deuil*, pour prendre des *habits de fête* !

Sublime improvisation ! faite par un préfet se disant le père des ouvriers, dans un moment où

le pavé de nos murs fumait encore du sang des ouvriers, versé si perfidement par les siens pour vingt misérables fabricans ! Était-ce ironie barbare, provocation nouvelle, ou grossière bêtise par complaisance de sa part ? Si je n'eusse pas eu plusieurs fois entre mes mains cette *adresse* consignée dans les journaux, j'en aurais nié l'existence. Eh bien, le croirait-on ? ce pauvre préfet, si dévoué à ses maîtres, si morfondu pour eux, et qui a tant dépensé pour acheter des Lacombe et cinq autres traîtres, dénonciateurs d'ouvriers les plus dévoués à leur pays.... hélas, ce bon M. Bouvier a été renié, destitué, incriminé, quand il a produit ses comptes au remboursement ! Voudrait-on ainsi lui faire quelque petite retenue en compensation de celle bien autrement plus considérable des fonds qu'il a bénévolement retenus lui-même, étant préfet impérial de Tarn-et-Garonne ? Cependant il a vu M. Roguet, qui a bien moins fait de besogne et moins de finesse que lui, et qui aurait reçu des sommes assez fortes des fabricans coassociés mitrailleurs des femmes et des enfans, etc., être fait pour ses humaines prouesses pair de France, ou du sang des Lyonnais ; et cacher à petit bruit sous l'hermine, le sang dont il a reçu le noble prix ! Ah ! quelle comparaison, quels monstres d'ingratitude ! courage, esclaves du juste milieu, on gagne toujours quelque chose à bien servir le centre : achevez votre œuvre ; déjà le Panthéon attend votre nom, et l'histoire dira le reste.....

Il serait temps que nos maux finissent, ils ont assez retenti dans le monde ; et qui sait si quelque fraction de l'Angleterre systématique n'y a pas applaudi ou travaillé ! Le palais royal a tant besoin de conseils, que sais-je !... et la

jalousie de fabrique est si intéressée dans les spéculations, etc. !

Enfin , malgré toute la philanthropique opposition des gouvernans , des souscriptions ouvertes entr'autres au bureau de la Gazette du Lyonnais , etc. , ont produit près de 8000 fr. , et quelques autres sommes versées chez des notaires , etc.

Ces sommes , bien que faibles , ont pu subvenir au besoin le plus pressant des veuves , des orphelins et autres ouvriers sans travail. Une somme de 100,000 fr. , votée , dit-on , par le conseil municipal , est encore presque inconnue aux ouvriers ; probablement que la police avait aussi de pauvres mouchards à soulager avant tout ; du reste je n'affirme rien ici .

Nous voilà au 27 novembre ; les théâtres eurent le courage de reprendre leurs travaux accoutumés , pour distraire nos petits commis et leurs maîtresses : d'ailleurs , il fallait rire officiellement.

Alors arrive à Vaise , faubourg de Lyon , le jeune prince sicilien , à son quartier général de Balmont ; il était las d'avoir couru le camp de Reilleux et les hauteurs voisines avec le farouche proconsul maréchal Soult ; et voilà que ce jeune duc , surnommé par M. Dumolard l'*Arc-en-ciel* , fait son entrée le samedi 3 décembre , à la tête de 20,000 hommes , 15,000 étant arrivés le vendredi de la veille dans leurs bivouacs d'ordonnance , campés sur la plupart des places , et s'emparant fort poliment des portes , en désarmant et chassant indistinctement tous les hommes de garde , aux cris de *bas les armes*. Puis a lieu l'entrée triomphale... Les mèches sont allumées et les canonnières sont à leurs pièces trottautes chargées à mitraille , comme dans une ville prise

d'assaut : puis vient le détachement des braves fabricans, la tête haute, en grande tenue et des moustachés postiches, voire même des chevrons. La musique belliqueuse les suit, exécutant l'air de *Ça ira* et la Marseillaise. Jugez quel fut l'étonnement et la surprise des Lyonnais paisibles ! Chacun, il est certain, en fut indigné ; Don Quichotte, dans toute sa pompe, n'en eût pas fait pis avec sa *Rossinante* !

Viennent encore des groupes de hussards, lanciers et dragons, l'arme en avant ; et enfin paraissent le jeune duc et son fier Mentor, tout rayonnant d'inquiétude, et tremblant à l'aspect de quelques fenêtres entr'ouvertes et du morne silence que troublent par intervalles une poignée d'agens et de surveillans en grande tenue. C'était du bruit qu'on voulait, parce que la force était là... On n'en regardait pas moins ce duc avec dédain ; il passait et repassait, saluant en vain la foule impolie... Roguet, qui avait tout récemment encore fait fusiller et dégrader plusieurs militaires rentrant au camp de Reilleux sans leurs fournimens, perdus au feu, etc., etc., suivait, tout rayonnant de gloire, leurs altesses guerrières :

Là, se trouvaient aussi quelques bandes de paysans de Saône-et-Loire et de l'Isère ; on avait encore forcé quelques autres gardes nationaux à marcher en armes sur Lyon, condamnant à une forte amende les audacieux réfractaires qui avaient désobéi aux ordres du maréchal Soult, qui leur disait : *La loi, c'est mon pouvoir ; je le veux, marchez !*

Cependant quelques commandans de garde nationale des environs de Lyon ont bravé sa menace, refusant d'aller accroître les malheurs d'une

ville où étaient des parens, des enfans, des amis, et cela pour plaire à une poignée de vampires fabricans.

Grenoble, tout sérieux, qui avait cru aux mensonges d'un Gasparin tricolore, qui serait fils de régicide et petit-fils d'un chef de larron, se vengea sur des percepteurs des contributions, et depuis par des charivaris, par des poupées de Carnaval traînées masquées dans la fange. A Châlons, Mâcon, Roanne, Saint-Etienne et ailleurs, les ministres de Philippe eurent des salutations antipathiques; aussi les désarmemens de plusieurs villes prouvent si l'on peut compter sur des gens si volages.

A Lyon même, le prince-duc, tout escadronné qu'il était, fut salué par des *à bas! au Rhône!* et autres cris impolis; ce qu'avait bien prévu ce prince si clément. Aussi a-t-il passé quelques revues et puis sans éclat la porte de Perrache, pour Saint-Etienne, d'où il est arrivé à Paris comme un obus dans une place d'armes.

Et Soult, son aide de camp dictatorial en vertu du haut pouvoir qu'il colportait, a fait désarmer toute la garde nationale de Lyon et des faubourgs, plus les ouvriers, plus MM. les fabricans, si voraces mangeurs de cheval du camp de Reilleux, d'où ils devaient apporter double chevron, et toutes les croix d'honneur qu'une bonne fille, la Marguerite de *Reilleux*, devait leur distribuer sur le cheval Pégase, etc. Que dis-je? pour se dédommager, plusieurs ont eu le bonheur singulier d'accrocher quelques vieilles croix promises aux vainqueurs délaissés d'Alger. On cite dans le nombre des civils sicaire actuellement décorés, les sieurs *Aubry*, ex-lieutenant d'artillerie; *Delorme*, ex-adjutant-major;

*Aubert*, ex-adjutant sous-officier; *Céas*, ex-brigadier, *Spréafico*, ex-maréchal des logis artificier; *Duligné*, ex-artilleur; *Délesse*, idem, etc., etc. — Dans la visite du jeune duc à l'Hôtel-Dieu de Lyon, furent encore distribuées, au hasard, quelques croix à des soldats blessés en fuyant; on cite un des dragons blessés, et d'un lit voisin, qui sur-le-champ aurait répété ce refrain : *Où as-tu donc, frère Jean-Pierre, où diable as-tu gagné la croix ?*

Des ex-nationaux blessés, du rang du civil, adjacent au lieu que visitait le duc, voyant qu'on ne daignait pas même les aller voir, grinçaient les dents de rage, et répétaient : *Voilà le cas qu'on fait des blessés, puis faisons-nous casser la tête pour ces messieurs....* On ne devait pas oublier M. Boisset, maire-adjoint, qu'on croit nommé à une petite préfecture, pour prix de sa fermeté ! Et n'a-t-il pas fait gratter partout les fleurs de lys et des monumens ? Citerai-je l'inscription d'une face du piédestal de la statue équestre de Louis XIV à Lyon, où il a fait mutiler avec art ces mots : *Iniquis temporibus disjectam...* C'est qu'il veut que les horreurs de 1793 soient un temps glorieux pour la patrie ; qu'importe que M. de Férus, son parent, ait été fusillé sur la même place de Bellecour, c'est un héritage dont il a pu profiter : *sempre bene !* Eh ! n'aurait-il pas encore fait briser à coups redoublés de marteau, en plein jour, sur la pompe de la place St-Pierre, ces mots antiques gravés sur le marbre : *Un Dieu, une foi, un roi*, etc, ?... Et ces cent mouchards mandés de Paris, et les incarcérations nombreuses, sans jugement, de ceux qui ont échappé à sa mitraille d'ordonnance... et les *calomnies* déposées aux

*greffes* contre des *absens innocens*....., titres méritoires dont le docteur Prunelle, si loyal député, serait jaloux, car il s'est uni à un M. *Fulchiron*, député du Rhône, qui s'est surtout bien prononcé aux chambres pour sévir exemplairement contre les pauvres Lyonnais, dont il se dit cependant compatriote. Eh ! à ces messieurs qu'importe le pays ?

On connaît l'adresse des chambres en réponse à la *haute clémence* de Philippe ; le budget en est-il moins lourd ? ... Quel plaisir que de punir Lyon, dont M. Soult vient, par prudence, de faire retirer toutes les poudres possibles avec celles des départemens, afin sans doute que MM. les laborieux carriers, mineurs, maçons et autres aient ministériellement plus de repos. *Puis advienne que pourra* du reste... Ancône, le Portugal, etc., etc. grossiront le budget des revenus ! Bah, qui a soif d'or voit indifféremment des vols de médailles de grand prix, des *fusils Gisquet*, des Louvel et des baronnes de Feuchères ; en attendant, comme la *Muette* de *Portici*, souffrons en silence.

Nous tairons également la fournée des 36 pairs qui a eu lieu pendant qu'on mitraillait le peuple de Lyon ; et qu'importe, s'il y a coïncidence de faits et combinaison simultanée, quand on a confié au très-irréprochable banquier C. Périer les spéculations de Bourse ?.. Le juste milieu peut usurper même, à Lyon, toutes propriétés pour fortifications *intra muros* ou non, ou bien laisser ailleurs piller, démolir des églises, des séminaires, etc., etc. Sous la Charte-vérité, tout est bien, s'il y a des compères au partage... Et l'on se plaindrait de n'être pas libre ! Eh ! Julien-l'Apostat eût-il été plus éloquent ; et puis le

peuple français non consulté est si volage d'être mécontent ! Mais laissons faire son métier au noble banquier ; au besoin , n'a-t-il pas pied à terre chez plusieurs nations , et l'or connaît-il d'obstacle ?

Quant à M. Soult , ce galant et gentil guerrier nous intéresse bien plus ; jadis , dit-on , il eut l'art de garder la caisse des vieux soldats de Catalogne , et de colporter , des couvens d'Espagne dans ses châteaux de Languedoc ou de Provence , toutes les saintes *Madones* qu'il y aurait pu rencontrer , surtout en or et en argent massif ; c'est qu'il avait de la dévotion métallique ! aussi la bataille de Toulouse aurait eu son prix , malgré sa désobéissance envers le sévère maréchal *Suchet*...

Enfin , partout on aime tant son administration et ce juste milieu , qu'on dit : *Soult* de Philippe... Lyon , depuis l'entrée de sa colérique grandeur offre un commerce des plus brillans ; là , c'est le conciliabule des espions , et leur banque est fort bien servie en forçats , en banqueroutiers , etc.

On trafique des têtes suspectes ; on peut dé-cacher des lettres et testamens olographes ; les visites domiciliaires ont lieu à toute heure ; partout des guets-à-pens.. Des forçats de Vidocq , etc. s'escadronnent bravement , et montrent avec art , sous leurs doigts délicats , plus d'un talent : on instruit , leurs témoins affirment ; on calomnie verbalement ou à tant la ligne. Deux personnes se parlent-elles à l'oreille ou dans une langue inconnue , sur la voie publique , on les suit ; un prétexte est bientôt trouvé ; on les retient en prison , ou on les déporte de nuit : puis les ergoteurs et les cuistres à la solde vous

diront : nous *n'arrêtons que des terroristes*. Et ne serait-ce pas un scandale de les entendre ou de les absoudre devant les jurés et la loi ? quelquefois on en met dehors à petit bruit. Et c'est surtout contre la classe ouvrière que des fabricans intéressés courtoisaient en *juillet*, pour la pousser à s'insurger contre le trop confiant Charles X, qu'à présent on se déchaîne, parce qu'on la craint : elle devient d'ailleurs trop éclairée !... Si, dans la bouche éloquente des hommes à portefeuille, les troubles de Lyon n'étaient, de leur aveu, qu'un *duel entre deux classes*... A présent que ces messieurs croient à la force brutale des baïonnettes, les ouvriers et tous les mécontents sont des factieux à exterminer. Ainsi jadis parlèrent les *Couthon*, les *Collot*, les *Rohespierre*.

On ne craint plus Paris encombré de casernes cholériques ; d'ailleurs des bastilles nouvelles vont surgir de Montmartre ; et Vincennes, assez fort, veille sur deux faubourgs principaux. Paris, avec son double choléra, doit être content du trône des barricades ; assez de fois des charges de cavalerie et de mitraille l'ont mis à même de juger du passé, avec le choix du présent. Encore si ce n'était que Paris !... mais toute la France en souffre avec l'Europe...

Ainsi, que l'inquisition du juste milieu entasse des victimes dans cent cachots infects, qu'est-ce que cela fait ? un de plus ou de moins : il suffit de plaire au satrapé : peut-être *la nation c'est lui* ; et tout le reste serait *serfs* et *vassaux*. Y penserait-on ? Mais l'histoire doit garder ces documens précieux à la postérité, ainsi que les noms des décorés du sang, pour les unir à tous ceux des juges et des jurés, s'il

y en avait d'assez lâches qui voulussent condamner ministériellement et sans entendre l'innocent sous le poids des charges de criminels dénonciateurs. Aussi comme le commerce de Lyon florit sous les verroux des cruels Pygmalions, et nos colonies délabrées le prouvent assez ! Qu'en conclure ? l'imposture a droit de tout dire, hors la vérité. Le commerce va bien à Lyon, si l'on en croit les agens du ministère ; c'est sans doute pour cela que tant de familles ont été obligées de s'expatrier ; que tant d'ouvriers et d'artistes éclairés ont été proscrits ; que des gens de lettres et des journalistes innocens sont accablés de procès, incarcérés ou cherchant hors de leur pays, sur une terre hospitalière, la paix et la vraie liberté qu'on leur refuse chez eux. Et voilà comme on traite la générosité des masses ! c'était là le bonheur que leur préparaient tous ces joyeux et modernes Catilina...

Mais ces réflexions utiles m'ont écarté du récit historique ; je dois citer, en terminant, plusieurs traits de valeur, d'intrépidité et de désintéressement qui trouvent ici leur place.

Avec quel étonnement n'a-t-on pas vu, pendant ces trois jours de deuil, ineffaçables pour Lyon, des enfans de douze à quinze ans qui tous, ignorant ou bravant le danger, ont désarmé des officiers à la tête de leurs compagnies, et même des canonniers, au moment qu'ils ordonnaient ou faisaient feu sur les braves ouvriers !

Un ouvrier inconnu était près de la halle aux blés, aux prises avec un sous-officier ex-garde national, je crois de la rue Buisson, qui lui tira deux coups de fusil et le manqua ; l'ouvrier pouvait l'immoler à son gré : il lui pardonna, le releva, et l'emmena chez lui, refusant de re-

cevoir de ce négociant la montre et l'argent qu'il lui offrit avec instance.

Le sieur Chaboud , chef d'atelier à la Croix-Rousse , sauva , au péril de sa vie , un ex-lieutenant pris par des ouvriers qui voulaient se venger de son opiniâtre résistance et des coups cruels qu'il leur avait portés.

Plusieurs ouvriers en sentinelles perdues ont aussi sauvé des soldats du génie , en les déclarant leurs prisonniers.

A la Grande-Côte, un garde national est blessé à la cuisse et au bras ; ne pouvant fuir , il s'appuie sur une dalle où il tombait de faiblesse ; un jeune ouvrier de la rue Neyret accourt , lui ôte son habit d'uniforme , le revêt de sa propre veste et de sa casquette , le conduit chez lui ; et là tous les secours lui sont prodigués.

Un ouvrier qui commandait un détachement de volontaires s'aperçoit , quoique blessé mortellement , que ses camarades se décourageaient ; il leur crie : « Cela n'est rien , mes amis , en avant ; sauvez l'honneur , mourez à la barrière » ; et il expira à ces mots. Son corps fut le lendemain escorté au cimetière par une compagnie d'ouvriers , avec les honneurs de la guerre.

Un autre ouvrier est aussi blessé mortellement d'une *mitraille de gros sous découpés* ; il s'écrie en tombant : *Prenez mes cartouches , mes amis* , en leur montrant la poche de son gilet ; et il expire après ce dernier effort.

Plusieurs dames , ainsi que des demoiselles , ont bravé une mort imminente , en allant , malgré le sifflement d'une grêle de balles , enlever et panser des blessés.

L'acharnement au combat fut si grand , que

plusieurs soldats ont été trouvés noyés et groupés au corps de quelques ouvriers, contre qui ils s'étaient battus.

On pourrait citer quantité de femmes courageuses qui allaient avertir les ouvriers, des embuscades qu'on leur préparait.

On a vu plusieurs enfans sur la place des Bernardines, qui, après avoir soutenu longtemps le choc de l'infanterie, allaient être sabrés par des dragons; et, plutôt que de se rendre, ils ont préféré se laisser tomber des murs de rempart dans les fossés, à une profondeur de plus de 40 pieds, où ils n'ont, dit-on, été qu'un peu froissés, et d'où ils sont bientôt revenus au combat. Ces enfans étaient autant d'Hercules et de géans qui luttaient contre tant d'adversaires si vains, si cruels et confus de leurs défaites. Ah! tout le prouve assez, le *doigt de Dieu était là!*

Un bon ecclésiastique, voyant dans une rue des ouvriers s'amuser à entasser des pavés : Allez, mes amis, leur cria-t-il, *courez rejoindre et défendre vos braves camarades qu'on mitraille...*

Sur un autre point, un convoi funèbre était en marche, et le prêtre, épouvanté d'un attroupement d'ouvriers, n'osait plus avancer. Une femme sort de la foule, vient à sa rencontre et veut le rassurer : Allons, monsieur, ne *craignez rien, avancez; je réponds d'eux; ce n'est point aux prêtres qu'on en veut*; et elle fait présenter les armes avec respect au cortège étonné. Ici, disons-le à la gloire des ouvriers, toutes les églises de Lyon ont été partout respectées, sous une classe qu'on traitait de *canaille*.

Il est encore beaucoup d'autres traits d'hé-

roïsme et de dévouement qu'on ne peut détailler ici, crainte de compromettre les personnages en les nommant en France. Là, beaucoup de soldats de l'ex-garde royale ont servi malgré eux contre Lyon. Aussi le nombre de ceux qui se sont rendus était-il considérable; naguères on en retenait encore quelques centaines; et même de leurs officiers, dans les prisons militaires... On a dit que plusieurs vétérans de Lyon auraient été fusillés près d'Avignon, victimes de lâches dénonciations d'un ex-garde national décoré... Faire feu sur des femmes, des vieillards et des enfans, ou dénoncer, seraient des moyens d'être décorés sous des Soult et des C. Périer.

Citerai-je ici que depuis la rentrée de la nombreuse garnison dans Lyon, des patrouilles ridiculement extraordinaires ont bivouaqué jour et nuit sur les places et dans les rues, exposées à la pluie, à la neige et à toutes les rigueurs de l'hiver, ce qui a bientôt encombré de nouveau les hôpitaux et fait craindre quelques épidémies dans la ville. Le palais des beaux-arts, les greniers d'abondance, les salles inférieures de la vaste bibliothèque publique, qui, même sous les alliés, avaient été respectées, ont, sous le règne de Philippe, exposé à des incendies de corps de garde les objets du plus grand prix.

La peur et la plus abjecte vengeance des pauvres autorités de juillet leur causent sans cesse de ces terreurs paniques et de ces transes innarrables!... On sait que la garnison a reçu l'ordre positif, en cas d'effervescence nouvelle du peuple, de gagner aussitôt les hauteurs, d'où ils espèrent lancer des fusées à la Congrève, des bombes et des boulets rouges sur la ville; des bataillons occupent déjà, par précaution, les hauteurs.

Ainsi, MM. les esclaves du juste milieu oublient qu'ils puniraient vingt fois plus les *riches philippistes* et ces fiers parvenus de l'aristocratie du commerce qui ont tout à perdre, que de pauvres ouvriers qui les ont déjà fait trembler, et les écharperaient encore dans un généreux dévoûment produit par le désespoir. Ah, quand on veut n'avoir rien à craindre de représailles populaires à Lyon, il faut être plus juste et plus humain; mais ces vampires du peuple calculent trop mal leurs intérêts; ils ne connaissent, on le voit bien, ni ce qu'ils sont, ni ce qu'ils font: heureux si des remords salutaires n'arrivent pas trop tard! Oh qu'alors la foudre populaire, guidée par la juste Providence, serait terrible dans ses effets!

Tôt ou tard, un volcan plein de bitume... est à craindre dans son explosion. Pygmés du pouvoir, et vous, puissans de la terre, ne voulez-vous donc pas nous comprendre? sachez, sachez-le bien, qu'un frère David inspiré du Ciel se lève indigné, et triomphe avec une simple fronde des vexations du superbe géant Goliath?

Cessez, cessez donc les tyranniques persécutions que vous exercez contre des amis sincères de l'ordre et des principes!

P. M. LOUIS,

Auteur de plusieurs ouvrages,  
et Lyonnais quand même.

